

Anne-Marie Alonzo (1951-2005)
Du côté de la vie

Louise Dupré

Numéro 205, novembre–décembre 2005

La disparition

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18189ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dupré, L. (2005). Anne-Marie Alonzo (1951-2005) : du côté de la vie. *Spirale*, (205), 14–14.

ANNE-MARIE ALONZO (1951-2005)

DU CÔTÉ DE LA VIE



DEPUIS *Geste* jusqu'à *Et la nuit...*, Anne-Marie Alonzo nous a laissé une poésie profondément marquée par l'investissement de l'intime. L'emploi à dessein le mot *poésie* : cette œuvre, qui compte aussi bien des fictions, des récits, des essais/fictions et des correspondances que des recueils de poèmes, se place en effet sous le signe de la modernité poétique, autant par l'intensité du regard porté sur le monde que par le travail de l'écriture. Je me garderai bien d'énumérer les prix et distinctions obtenus : ces marques de reconnaissance, importantes pour les vivants, perdent toute signification devant la mort. Reste l'œuvre, seule, dépouillée de son aura sociale, offerte à celui ou à celle qui veut bien s'en approcher pour y trouver une voix, une adresse. Une présence malgré la disparition.

Cette voix qu'on entend chez Anne-Marie Alonzo n'aura cessé de tourner autour d'un immense appétit de vivre, malgré les difficultés inhérentes à sa condition de quadraplégique : immobilité, souffrance physique et morale qui est allée en s'accroissant au fil des années, désespoir parfois. Car celle qui, à quatorze ans, au moment de l'accident qui l'a rendue handicapée, avait « *un corps d'athlète* », comme on le lit dans *L'immobile*, celle qui, entre autres sports, pratiquait le judo, le karaté, le volley-ball, le basket-ball, celle qui avait obtenu le trophée « *Meilleur esprit sportif 1965-1966* », aura continué à rêver le mouvement dans ses livres. Il faut relire le beau recueil *Margie Gillis : La danse des marches* où, fascinée, une énonciatrice qui ressemble à l'auteure comme un double en vient à entreprendre un duo avec la célèbre danseuse. Car, si Anne-Marie Alonzo est paralysée, ses mots, eux, se soulèvent, tournoient, ses mots l'emportent dans la réalité fictive du déplacement dans l'espace. Certains d'entre vous se souviendront d'ailleurs l'avoir vue danser dans son fauteuil roulant lors de soirées amicales. Certains l'auront entendue dire : « *Aujourd'hui j'ai défait mes boîtes* ». Ou encore : « *Ce matin, je me suis lavé les cheveux* ». Non pas par refus de voir la réalité en face, mais avec la conscience que, si les mots peuvent tuer, ils peuvent aussi nous entraîner du côté de la vie. Cela s'appelle du courage.

Et du courage, elle n'en a pas manqué. Malgré son état, non seulement elle a écrit, mais elle a poursuivi ses études de lettres jusqu'au doctorat, elle a pratiqué la critique littéraire, elle a fait partie du comité de rédaction d'*Estuaire*, elle a été membre du comité de lecture des Éditions de la Pleine Lune, directrice de collection aux Éditions Nouvelle Optique. En 1985, elle a fondé, avec Richard Boutin et Alain Laframboise, la revue et les éditions Trois, puis elle en a pris la direction. Cette maison d'édition a développé un créneau unique, rappelons-le, en privilégiant des textes

souvent audacieux, par le propos et par la forme. Elle a publié les romans *Deuils cannibales et mélancoliques* de Catherine Mavrikakis et *Faim* de Manon Moreau, tout en faisant une large place à la poésie, donnant leur première chance à de jeunes auteurs ou publiant des poètes reconnus comme André Brochu ou Jacques Rancourt.

Toute sa vie a été consacrée à son amour de la littérature et des arts. Et c'est dans cet esprit qu'elle a dirigé le Festival de Trois. Cet événement, qui en est à sa quinzième édition, a fait énormément pour diffuser une littérature d'élite, puisqu'il faut bien l'appeler ainsi, auprès de la population de la région montréalaise. À l'heure où l'esprit est au divertissement, elle a présenté sur la scène de la Maison des arts de Laval des écrivains d'une rare exigence, comme Virginia Woolf, Rainer Maria Rilke, Marie-Claire Blais et Réjean Ducharme, mettant en perspective la littérature québécoise et celle d'ailleurs. La littérature québécoise, elle y croyait profondément, comme peu de personnes, hélas, y croient au Québec. Et elle répétait que, si elle avait publié son premier livre en France, c'est qu'il avait été refusé partout ici.

Sans renier l'Égypte, le pays où elle a passé son enfance et dont elle a abondamment parlé dans ses livres, elle a fait du Québec son lieu d'appartenance. Elle m'avait d'ailleurs raconté cette anecdote fort significative. Un jeune cinéaste l'ayant invitée à participer à un film comme écrivaine migrante, elle lui avait demandé son âge. Et comme il était né après 1963, l'année où elle est arrivée au Québec, elle lui avait répondu : « *Vous voyez bien, je suis Québécoise. Je vis au Québec depuis plus longtemps que vous!* » Et elle avait décliné l'invitation. Car rien ne l'irritait davantage que les idées reçues, les images figées dont s'abreuve toute *doxa*, ou une rectitude politique employée souvent sans réflexion profonde.

Femme de passage entre les genres littéraires, entre les cultures, elle s'est aussi beaucoup intéressée aux arts : à la danse, on l'a dit, mais aussi aux arts visuels et aux arts de la scène. Elle a collaboré avec les artistes Louise Robert et Raymond April, et elle a édité aux Éditions Trois l'ouvrage collectif *La passion du jeu*, qui regroupe les témoignages de cinquante-quatre comédiens et comédiennes du Québec. Son admiration pour les comédiens était bien connue et elle a développé une amitié profonde avec France Castel, Andrée Lachapelle et Françoise Faucher, à qui elle a d'ailleurs dédié des lettres de *L'immobile*.

Car dans la vie comme dans l'écriture, Anne-Marie Alonzo était une femme qui se passionnait autant pour les objets que pour les gens : les amies et amis qu'elle fréquentait, mais aussi les bijoux, les vêtements, les parfums, les bibelots délicats qui font de la vie de chaque jour une fête. Elle aimait goûter

de nouveaux plats, découvrir un nouvel apéritif, un disque récent, une émission nouvellement diffusée. Elle appréciait le théâtre, le cinéma, les concerts. Tout l'attirait du côté de la vie. J'ai rarement connu quelqu'un avec autant d'humour. Elle, dont l'œuvre montre par moments une profonde douleur, aimait rire, taquiner, se moquer gentiment d'elle-même, de ses amis et des situations dans lesquelles elle se trouvait. Elle ne détestait pas faire de bonnes blagues à ses intimes. En sa compagnie, on oubliait qu'elle était handicapée. Parce qu'elle nous le faisait oublier, sans doute pour l'oublier elle-même pendant un moment. Puis, au détour d'une phrase, dans un moment de confiance, elle montrait qu'elle n'était pas dupe. Je me souviens de cet aveu, un soir : « *Si tu savais comme il est difficile pour moi de constamment dépendre des autres pour la moindre chose, moi qui suis si indépendante!* »

À défaut de l'indépendance physique, elle aura montré un extraordinaire esprit d'initiative, une ténacité peu commune, une rare générosité. Elle faisait partie des gens qui donnent sans compter et s'étonnent quand ils sont la cible d'injustices ou de mesquineries. Même si elle souffrait des petites choses que l'on doit tous assumer, Anne-Marie Alonzo avait assez de sensibilité pour comprendre, excuser et pardonner. Elle se savait imparfaite et pour rien au monde elle ne voulait blesser. Ce qui ne va pas de soi quand on est éditrice et présidente d'un festival! Mais elle avait la force nécessaire pour faire face aux obstacles qui ne manquent pas de surgir lorsqu'on travaille avec les autres.

Anne-Marie Alonzo était une femme de cœur et de sagesse. Même si elle ne s'apitoyait pas sur son sort, elle connaissait son état : les années étaient comptées et elle l'acceptait, comme on accepte un verdict contre lequel il ne sert à rien de se rebeller. Nous aurions souhaité qu'il lui reste encore quelques années pour continuer la tâche monumentale qu'elle avait entreprise dans le milieu culturel. D'autres la poursuivront, j'espère, je ne suis pas la seule à le souhaiter. Elle nous laisse cependant une œuvre vibrante, une œuvre « *unique à deux forces apparemment contraires : œuvre-ellipse, retenue, finie, toute en interruptions, et œuvre-appel, œuvre qui appelle l'autre, en appelle à l'autre, fait appel inlassablement contre le sort, la chance, tout en appelant toi, Toi-Elle, lançant à Elle ces appels qui prient et ordonnent* », écrit Hélène Cixous dans un beau texte de l'ouvrage collectif qui lui a été récemment consacré, *Les secrets de la Sphinge*, publié aux Éditions du remue-ménage, sous la direction de Janine Ricouart et de Roseanna Dufault. Elle a vécu assez longtemps pour tenir ce livre dans ses mains et savoir que son œuvre lui survivrait.

Louise Dupré